



# LE FARCEUR



Abonnements : (Un an.....\$1.00  
Six mois..... 0.50  
Trois mois..... 0.25)

**PLINGUET & CIE**  
Éditeurs-Propriétaires.

Bureaux ! Le No. UN SOU  
33 St. Gabriel.

A l'hôtel-Drouot.  
Un vieux commissaire-priseur, à moitié endormi, à la fin d'une vocation ou il a vendu des antiquités de toute espèce :  
— Deux autographes de Corneille et de Racine... "anciens" !  
— Décidément, je n'aime pas "Tristes et Sourires".  
— Pourquoi ?  
— Parce que l'auteur de ce livre y regrette des jours qui ne furent pas couleur... Droz !  
Fragment de dialogue entendu au foyer de la Comédie-Française :  
— Mlle X... vient encore de refuser un beau parti... Elle est tout à fait majeure. Pourquoi ne se décide-t-elle pas à se marier ?  
— C'est qu'en sa qualité de grande coquette, elle préfère laisser l'hymen ?  
Entre boulevardiers.  
— Comment ?.. tu prétends obtenir ta séparation de corps sous le prétexte que ta femme est trop petite.. c'est une plaisanterie !  
— Pas du tout, mon cher. Je vais faire ce qu'on nomme un appel à minima !  
Le comble de l'art pour un ouvrier doreur :  
"Dorer... les cadres de l'armée."

## LA VALSE MELANCOLIQUE.

Je vous assure, disait Stanislas en allumant un cigare, qu'on peut très-bien se trouver aimé tout d'un coup, un beau jour, sans l'avoir voulu, sans avoir rien fait pour exciter autre chose qu'une bonne affection bien prosaïque, comme la nôtre.  
— Tout le monde n'est pas aussi prosaïque que nous, mon cher ami ; et puis tout le monde n'est pas marié à une femme charmante, et je vous assure que lorsqu'un homme se trouve aimé d'une femme, il y a bien quelque peu de sa faute : une nuance involontaire dans la voix, un mot de simple galanterie, peut-être, qu'on aura laissé tomber dans une circonstance qui lui prêtait une importance particulière, peu de chose, c'est possible, mais enfin, quelque chose.  
— Si je ne craignais du vous sembler fat, reprit Stanislas, je contrerais une petite histoire qui m'est arrivée personnellement et qui vient à l'appui de ma théorie.  
— Dites, dites toujours ; je vous ferai part ensuite de mon opinion sur votre compte.  
Stanislas sourit, s'installa commodément dans un fauteuil et commença son récit :  
— J'avais 20 ans, j'étais fiancé depuis 1 an, avec ma chère Stéphanie ; et ma chère avait exigé que cette année d'attente fût employée par moi à parcourir l'Europe. Peut-être se méfiait-elle de la solidité de mes affections, peut-être avait-elle voulu simplement se débarrasser des instances dont je l'accablais, pour abrégé mon attente ; le fait est qu'elle était restée impitoyable, et qu'il m'a fallu, bon gré, mal gré, faire le tour de l'Europe.  
Cette année passa tant bien que mal, et au commencement du douzième mois j'étais à Vienne. Je ne savais décidément plus que faire pour tuer le temps pendant les quatre semaines qu'il me restait encore à dépenser, lors-

qu'un matin on m'annonça la visite du comte Max de Hildertein, et mon cher cousin se précipita dans mes bras avec son impétuosité ordinaire.  
— Bonjour, Stanislas ! s'écria-t-il ; comment donc te trouves-tu ici ?  
— Comme un homme qui a hâte d'en être parti, lui répondais-je ; et toi-même ?  
— Moi, je viens d'arriver à Vienne pour y passer six mois avec mon régiment. C'est un vilain métier que d'être en garnison lorsqu'on voudrait brûler le pavé des routes.  
— D'où te vient cet amour éffréné de locomotion ? lui demandais-je en riant, car d'ordinaire mon cher cousin n'aimait guère à se déranger.  
Il m'apprit alors, avec un déluge d'expressions passionnées dont je vous fais grâce, qu'il était fiancé à Milina Sélikovska. C'était la fille d'une cousine de sa mère ; je ne l'avais jamais vue, mais nos familles avaient toujours été dans de bonnes relations.  
Quand j'eus écouté le récit du bonheur et des amours de Max, il s'avisa de m'interroger à son tour, et en apprenant que je ne savais où perdre mon temps, il s'écria :  
— Est-il heureux, ce Stanislas, d'avoir du temps de trop ! Libre d'aller partout, excepté à un seul endroit, et de l'or plein ses poches, il se trouve malheureux ! Et moi, condamné à parader au Prater, avec des poches vides ! Dieu sait jusqu'à quel point il faut que je me trouve satisfait ! Ah ! Stanislas, une idée ! puisque tu ne sais que faire, va voir ma promise, de ma part, hein ?  
— Quelle folle ! je ne la connais pas.  
— Tu connais sa vieille tante qui l'adore et qui me rebat les oreilles de tes mérites : — "Ce n'est pas Stanislas qui aurait des duels ; ce n'est pas Stanislas qui ferait des dettes !" — Est-ce que tu n'as pas de dettes, toi ? Qu'est-ce que je te disais donc ? Ah ! oui, va les voir ; dis à Milina que je l'aime comme un fou, que le pavé de Vienne me brûle les pieds, mais que le colonel est inexorable.